

lée qu'on appelle le Soracte, et qui se tient là comme un géant à l'entrée de la plaine ; au midi ce sont les collines où se dessinent Castel-Gandolfo, Marino, Frascati et le Colonna. Entre ces quatre horizons dont aucun ne ressemble à l'autre, et qui luttent de grandeur et de beauté, s'épanouit comme un large nid d'aigle la Campagne romaine, reste éteint de plusieurs volcans, solitude vaste et sévère, prairie sans ombre, où les ruisseaux rares creusent le sol et s'y cachent avec leurs saules, où les arbres qui se dressent çà et là sont sans mouvement comme les ruines que l'œil découvre partout, tombeaux, temples, aqueducs, débris majestueux de la nature et du peuple romain, au milieu desquels la Rome chrétienne élève ses saintes images et ses dômes tranquilles. Que le soleil se lève ou qu'il se couche, que l'hiver ou l'été passent là, que les nuages traversent l'espace ou que l'air y prenne une suave transparence, selon les saisons et les heures, tout change, tout s'anime, tout pâlit ; une nouveauté sans fin sort de ce fonds immobile, semblable à la religion dont l'antiquité s'allie à la jeunesse et qui emprunte au temps je ne sais quel charme dont elle couvre son éternité. La religion est le caractère de cette incroyable nature : les montagnes, les champs, la mer, les ruines, l'air, la terre elle-même, mélange de la cendre des hommes avec la cendre des volcans, tout y est profond, et celui qui se promenant le long des voies romaines n'a jamais senti descendre dans son cœur la pensée de l'infini communiquant avec l'homme, ah ! celui-là est à plaindre, et Dieu seul est assez grand pour lui donner jamais une idée et une larme."

A présent que nous avons devant nous cette Rome aussi étonnante et inexplicable pour le philosophe qu'elle est merveilleuse et divine pour le chrétien ; à présent que nous avons devant les yeux l'admirable histoire de sa constitution, de ses obstacles et de ses triomphes ; à présent que nous touchons de la main, pour ainsi dire, les lieux, les choses et les hommes, nous allons la voir vaincre de nouveau le monde, par la seule force de sa sagesse divine, de la prudence et du courage incomparables et providentiels de ses pontifes. Ils ont traversé les siècles, sans appeler ni hâter les événements ; bien différens des autres hommes qui usent en pure perte leur esprit et leur vie à prétendre créer le monde et l'avenir. Ils ont attendu impassibles au milieu des agitations de tous les âges, confians en la Providence, patients comme Dieu : *patiens quid æternus* ; forts et immuables comme lui : " Si une seule fois le vicaire de Jésus-Christ eût manqué par faiblesse à sa mission, nul ne peut dire, humainement parlant, ce qui serait arrivé. Mais dans cette longue généalogie de la papauté, il ne s'en découvre pas un seul qui ait été assez lâche pour vendre la vérité à la puissance séculière. Les évêques d'Angleterre ont livré l'Eglise catholique à Henri VIII ; une partie des évêques de Suède a livré l'Eglise catholique à Gustave Wasa ; les évêques de Russie ont livré l'Eglise grecque à Pierre 1^{er} ; beaucoup de prêtres et d'évêques ont succombé dans les cours à la crainte et à l'espérance : jamais un pontife romain ! Ils ont ordinairement poussé la condescendance jusqu'à ses dernières limites ; ils ont négocié, supplié, attendu, profité de toutes les conjonctures, afin que l'heure venue, ils pussent souffrir sans reproche et présenter à Dieu dans toute sa pureté le spectacle de la justice humble et dénuée aux prises avec la force et l'orgueil. Il y a dans le courage à subir le sort